

dit le général. — Tous les pays me sont bons avec vous. — Peut-être espérerais-tu rester à Paris ? — Je le craignais. — Pourquoi ? — Parce que ma cousine Lucie m'en a fait un portrait qui m'effraie. — Elle s'y déplaît donc ? — Au contraire, elle croit qu'on ne peut vivre que dans cette ville de feu ; elle y consume sa vie, sa santé, son bonheur véritable. Depuis son mariage elle est toute au plaisir ; elle ne voit son mari et sa mère qu'au milieu du brouhaha ; se couche exténuée de veilles, se lève de mauvaise humeur, parce qu'elle est souffrante et qu'elle ne sait plus vivre avec elle-même. Une heure de solitude est pour elle un siècle d'ennui, et sa gaieté ne paraît qu'entourée de ses dangereux amis. En un mot, le bonheur qu'elle me vante est si triste, si dangereux, que j'aimerais cent fois mieux un désert que le monde où vit ma pauvre cousine. — Eh bien ! mon enfant, cette retraite que tu aimes, tu vas en jouir : nous allons nous installer à Monville : mon vieux castel est une solitude, je n'y reçois personne. — Que vos amis ? — Mes amis ! mes amis ! est-ce qu'on a des amis dans ce monde ? Oh ! non."

Ici Isabelle regarda son père avec une sorte d'effroi : " Je devine ta pensée ; tu crois à l'amitié ; pauvre ignorante ! Quand tu connaîtras le monde, tu diras avec moi : Non, il n'y a pas d'amis."

Un long silence suivit ces paroles. Le général pensait au passe-droit qu'on venait de lui faire, et dont sa misanthropie naturelle s'était augmentée, et Isabelle se disait : " Quoi ! n'aimer personne ! n'être point aimé ! vivre au milieu de ses frères comme en pays ennemi ! oh ! c'est un enfer ! Rassurons-nous, mon père m'aime, et, en se voyant si tendrement chéri par moi, il reviendra à des sentiments plus doux."

" Ah ! voilà Monville ! s'écria le général. C'est là que je suis né..... Qu'il est cher le lieu où l'on vit le jour, où des caresses vous furent prodiguées par de tendres parents !... Les miens étaient si bons, si vertueux ! Mais je suis un vieux fou de m'attendrir sur des jouissances ensevelies dans la tombe. — Vos souvenirs, cher papa, sont un hommage à vos parents. — M'en rendras-tu un semblable, quand je ne serai plus ? — Ah ! papa !... " Et des larmes achevèrent la pensée d'Isabelle. Le général détourna la tête : il ne voulait pas que sa fille vit à quel point il était attendri.

Le château était beau, triste, silencieux, mais le parc et le pays ravissants.

Quatre vieux domestiques se conformaient au goût de leur maître en parlant peu, en s'occupant sans cesse, en obéissant à la minute.

Le seul curé de Monville était admis chez

le général. C'était un saint homme, âgé, timide, et qui ne gagnait jamais le général aux échecs sans lui en demander pardon. Cette partie se faisait tous les soirs, et le silence de l'immense salon n'en devenait que plus profond. Qu'on se figure la pauvre Isabelle assise dans un fauteuil, près du feu qui la fin de l'automne rendait nécessaire, et n'entendant pendant deux heures que ces mots : *Échec au roi !* Quelle solitude de cœur pour elle qui, entourée d'amies, s'était accoutumée à confier tous les secrets de sa belle âme. Amélie, une de ses compagnes, recevait plus particulièrement ses confidences ; elle y répondait en racontant à son tour les pensées d'un esprit plein de foi, d'amour de Dieu, du désir de se consacrer à lui. Isabelle vivait à deux avec cette bonne Amélie : une séparation leur eût été affreuse, si toutes jeunes qu'elles étaient, elles n'eussent compris que la vie n'est qu'un jour rapide, et qu'un autre jour enchanteur, éternel, les verrait pour toujours réunies.

Le chrétien est courageux et soumis, mais il n'est pas insensible, et souvent Isabelle pleurait en pensant à son Amélie. Si M. de Monville était tendre, expansif, elle ne regretterait rien..... mais le général cache dans son sein des trésors de tendresse, il en prive sa fille, qui n'a jamais pu lire dans le cœur de son père. Hélas ! ce cœur est un livre fermé même pour M. de Monville : il ne sait pas ou ne veut pas y voir que sa grande frayeur est de marier sa fille. Isabelle présente, il ne lui dit rien ; Isabelle absente, il ne vit plus et la cherche partout. Cette tendresse comprimée est devenue de l'égoïsme, et, pour ne pas se l'avouer, il parle bien haut, bien souvent, des dangers que l'on court en se mariant, du nombre prodigieux de mauvais ménages, et que le sort le plus heureux est celui d'une personne libre de tout engagement.

Isabelle n'avait nulle envie de se marier, mais elle se mourait d'ennui : elle eut le tort bien grave de revenir sans cesse sur le chagrin que lui causait la froideur de son père, sur la vie solitaire qu'elle menait, et, au lieu d'en faire à Dieu un généreux sacrifice, elle s'abandonna à la mélancolie vague et vaporeuse que l'on célèbre en prose et en vers depuis quelque temps, et qu'on érige même en pensées sublimes, en noble élan de l'âme vers un *avenir éthéré, des régions inconnues, etc., etc.* Cette maladie ne vient pas de l'âme, mais de l'imagination, qui agit sur les nerfs, détraque le cerveau, et fera de nous un peuple fantastique qui mourra de consommation. Le remède à cette mélancolie, c'est le ridicule et l'eau de fleurs d'oranger. Ceux qui font semblant d'être des penseurs *sentimentaux*